



HAL
open science

Esclavage : la gestualité (proto)industrielle comme culture

Jean-François Géraud

► **To cite this version:**

Jean-François Géraud. Esclavage: la gestualité (proto)industrielle comme culture. *Revue historique de l'océan Indien*, 2010, L'esclavage à Bourbon - Nouvelles approches (2009), 06, pp.350-361. hal-03413744

HAL Id: hal-03413744

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03413744>

Submitted on 4 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Esclavage : la gestualité (proto)industrielle comme culture

Jean-François Géraud
Université de La Réunion
CRESOI – EA 12

Les esclaves ont été introduits à Bourbon dans le cadre d'un système plantationnaire exigeant de l'île, dans le contexte du mercantilisme, des produits – pour l'essentiel agricoles – que la métropole ne pouvait fournir, pour la satisfaction des besoins de l'aristocratie et de la bourgeoisie. Le café, le coton, les épices, voire l'indigo ont été successivement expérimentés sur les habitations de Bourbon. Par leur localisation rurale ; par l'emploi en nombre d'une main d'œuvre servile d'hommes et de femmes dont le travail tend à la rationalisation et l'objectif de production « de masse » ; par l'utilisation de mécaniques pour une transformation minimale des produits en vue de l'exportation, ces plantations satisfont à certains critères définitoires des implantations proto-industrielles¹⁰³⁵. A partir de 1810, un grand nombre de ces habitations acquièrent définitivement une dimension industrielle en y ajoutant à plus grande échelle l'emploi de machines et de moteurs, ce sont les habitations-sucreries et usines sucrières dont près de 300 ont été édifiées entre 1810 et 1870.

Le choix de satisfaire ainsi à l'obligation d'une production de masse d'une qualité qui supporte les difficultés du transport tout en exauçant les désirs d'une clientèle de choix en Europe, inscrit un paradoxe au sein de l'esclavage : l'esclave peut et doit incorporer des exigences qui relèvent de l'univers du maître. Dans le milieu de la plantation où toute la connaissance est transmise essentiellement par oral, l'apprentissage technique de l'esclave est celui de gestes qu'il doit rejouer.

Ainsi, sur les habitations du XVIII^e siècle comme sur celles du XIX^e siècle jusqu'en 1848, les esclaves ont été dressés à une gestualité technique¹⁰³⁶ qui prétendait viser pour l'essentiel à l'efficacité. Cette gestualité de type industriel a été l'un des premiers horizons de l'acculturation des esclaves.

** ** *

Une précoce acculturation technique

Les esclaves ont été contraints de faire fonctionner les habitations spécialisées dans les cultures spéculatives du XVIII^e siècle, parmi lesquelles nous retiendrons le café, l'indigo, le girofle, le coton.

Introduite dans les années 1710, la culture du café culmina dans les années 1740-1760, où 95 % des habitants le cultivent, dont 20 % en monoculture. La baisse

¹⁰³⁵ La proto-industrie (ou proto-industrialisation) est une notion conçue par Franklin Mendels (*Industrialization and Population Pressure in XVIIIth Century Flanders*, université du Wisconsin, 1969), décrivant de minuscules ateliers essentiellement situés en milieu rural, aux XVIII^e et XIX^e siècles ; la notion a été revisitée par Claude Cailly, « Contribution à la définition d'un mode de production proto-industriel », *Histoire et Mesure*, 1993, VIII – 1/2, p. 19-40.

¹⁰³⁶ « Est technique tout procédé de manipulation par l'homme d'un matériau naturel en vue de le transformer en produit ou objet utilisable », Robert Cresswell, « Geste technique, fait social total. Le technique est-il dans le social ou face à lui ? », *Techniques et culture*, n° 40, *Efficacité technique, efficacité sociale*, avril 2003. [En ligne], mis en ligne le 11 juillet 2006. URL : <http://tc.revues.org/document1576.html>. Consulté le 14 octobre 2009.

des prix dans le dernier tiers du XVIII^e siècle amorce un déclin qu'accélérent les avalasses¹⁰³⁷ de 1806-1807 ; s'il résiste jusque dans les années 1830, où l'on produit encore plus de 3 000 t, le café recule ensuite inéluctablement, sa production tombant à 368 t en 1868, 47 t en moyenne pour la période 1901-1907. En amont du travail de préparation de la « cerise », l'ouvrage sur la plantation peut déjà être assimilé à un travail « proto-industriel », tant il a été produit en masse par les esclaves, selon une gestuelle précise définie par les planteurs¹⁰³⁸. Pendant l'année, la cafèterie est fréquemment sarclée, à la bêche plutôt qu'à la houe, sinon la terre part au premier grain de pluie ; les arbres sont régulièrement étêtés, les vieux pieds recépés.

La culture de l'indigo, tentée à Bourbon par la Compagnie au début des années 1730, nécessitait aussi des esclaves en grand nombre, formés à un travail que l'on essayait de rationaliser : « Les Nègres qui doivent y travailler se rangent sur une ligne, à la tête du terrain, et marchent à reculons »¹⁰³⁹, creusant de petites fosses ; au fur et à mesure, des femmes y déposent des graines, d'autres les suivent et les recouvrent d'un pouce de terre. La plante, sarclée tous les quinze jours, est ensuite coupée avec de grands couteaux.

Dans les girofleries, les arbres sont plantés en avenues ou distribués en quinconces sur le penchant des coteaux. La culture du girofle réclamait une abondante main d'œuvre servile : il fallait chaque année détruire les mauvaises herbes, nettoyer le terrain, le fumer, étêter les hautes frondaisons, pailler les pieds.

On cultiva à Bourbon un cotonnier originaire d'Amérique, parfois associé au café, et couvrant les restes des pentes de la montagne jusqu'au bas des habitations : on cite entre autres, en 1745, les cotonneries de Desforges-Boucher, Dejean, Parny. On sème les graines de coton dans de petites fosses, qui sont espacées d'une cinquantaine de centimètres. L'entretien des plantations exigeait aussi le labeur collectif de l'esclavage, pour planter, désherber, émonder afin d'alléger les touffes trop serrées (démariage), sarcler, ramener la terre au pied, pincer les fleurs tardives peu avant la récolte.

Dans ce travail de la terre, les esclaves ont été confrontés à l'exigence d'accomplir des gestes et d'utiliser des outils parfois étrangers à leurs traditions culturelles.

Le choix et la définition du geste technique¹⁰⁴⁰ semblent avoir relevé de l'autorité du maître, qui d'ordinaire met en œuvre à Bourbon des transferts de techniques européennes ou coloniales, en ne s'inspirant que très peu de traditions régionales, avec un recours épisodique à l'innovation¹⁰⁴¹. La préparation de la terre se fait pour l'essentiel dans l'île avec ce que l'on appelle la « pioche » ou « gratte », en réalité une houe qui sert à défoncer le sol, creuser les trous, sarcler (on dit « gratter »)¹⁰⁴². Cet instrument, « l'objet le plus propre à travailler la terre à la

¹⁰³⁷ Avalasse ou avalaison : chute de pluie torrentielle et de longue durée ; celle de 1806 dura tout le mois de janvier.

¹⁰³⁸ A Bourbon, le café est planté « à demeure », et non en pépinière, ce qui le rend moins productif, mais plus résistant aux cyclones.

¹⁰³⁹ Elie Monnereau, *Le Parfait indigotier, ou Description de l'indigo...*, op. cit.

¹⁰⁴⁰ B. Bril, V. Roux, « Regards croisés sur le geste technique » et B. Bril, « L'apprentissage de gestes techniques : ordre de contraintes et variations culturelles », dans B. Bril et V. Roux (éd.), *Le geste technique. Réflexions méthodologiques et anthropologiques, Revue d'Anthropologie des connaissances, Technologies/Idéologies/ Pratiques* n° 14, Ramonville Saint-Agne, Editions Erès, 2002, p. 231-242 et 113-150.

¹⁰⁴¹ Elle paraît ici ou là en des processus de détail : « J'ai fait couper le ris au pied et l'ai fait battre sur une porte, ce qui avance plus l'ouvrage que de ramasser épis par épis », note Lescouble, 31 mars 1835.

¹⁰⁴² Billiard le souligne encore en 1817 : « L'usage de la charrue est à peu près inconnu dans la colonie ; on ne cultive la terre qu'avec la gratte, espèce de petite houe, et la pioche ; on n'en effleure que la surface pour la préparer à recevoir les semences de blé et de maïs ».

main », selon Leroi Gourhan, est un outil tiré, dont la lame rectangulaire, presque perpendiculaire au manche, exige une énergie cinétique assez grande, pour un travail en force, non en précision¹⁰⁴³. Le maniement se fait en percussion lancée, la longueur du manche déterminant la vitesse de l'outil qui n'exige aucune pression supplémentaire quand il est engagé dans le sol. L'attaque perpendiculaire est propre au défrichage et au défonçage ; l'attaque oblique au sarclage¹⁰⁴⁴.

L'emploi de la houe ne dérouta pas a priori les esclaves d'origine malgache ou africaine, car cet outil fait partie de leurs traditions culturelles. Cependant, alors qu'en Afrique, dans le contexte d'une agriculture itinérante, la houe a le manche court, la lame presque parallèle au manche, et que l'homme est accroupi, à Bourbon, le manche est long, et l'homme est debout. L'usage technique de la houe sur l'habitation de Bourbon s'éloigne dès lors de son usage traditionnel, et, dans le simple maniement d'un outil « universel » qui semble « naturel », on relève une acculturation. En 1844, le docteur Yvan, qui accompagne l'ambassadeur de France en Chine, et fait escale pour quelques jours à Bourbon, en témoigne encore : « Les champs que nous traversâmes, entièrement complantés de cannes, avaient l'aspect de nos terres à blé. L'uniformité de ces grandes cultures donne à la contrée un singulier caractère de tristesse et de monotonie (...) Le paysage était d'ailleurs animé par de nombreux groupes de travailleurs. Des nègres nus jusqu'aux reins chausaient les pieds des jeunes plants en amoncelant la terre sur la partie inférieure des tiges au moyen d'une pioche armée d'un manche élevé qui leur permettait de travailler sans trop s'incliner »¹⁰⁴⁵.

Les femmes utilisaient-elles aussi la houe, accomplissaient-elles les mêmes tâches que les hommes ? Certains indices le montrent, comme les notations de Lescouble pour le XIX^e siècle : « Donné une pioche neuve à G(ran)de Honorine, Blanche et Anne », et il ne semble d'ailleurs pas exister de différenciation par sexe des outils, car aucun document ne fait état d'un outillage spécifiquement féminin. Toutefois, bien que les femmes, sur les inventaires, soient appelées cultivatrices ou Nègresses de pioche, il n'est pas impossible qu'une différenciation sexuelle des activités ait existé, les hommes grattant ou piochant, les femmes désherbant, évacuant les broussailles, ramassant le fourrage. En 1844, le docteur Yvan le met en évidence : « Des Nègresses enlevaient les feuilles desséchées et les herbes parasites qui nuisaient au développement de la canne ». Une telle différenciation ne s'expliquait évidemment pas par des facteurs physiques. L'homme n'était pas le seul, au nom d'un facteur d'avantage masculin, à avoir la force de manier la houe, et la femme n'était pas cantonnée aux activités les moins pénibles en fonction d'un « facteur d'avantage féminin », plus difficile à définir, car les tâches féminines étaient aussi fatigantes que le fait de piocher. Il faut en réalité comprendre, comme le note Paola Tabet¹⁰⁴⁶, que ces instruments sont, au plan symbolique, « des armes autant que des outils », et qu'en tant que tels, ils sont des éléments du contrôle masculin sur la population féminine, l'esclavage n'ayant pas exclu, bien entendu, une situation de domination des hommes sur les femmes. Dans le même ordre d'idées, on signalera que seuls les hommes manipulent des lames : dans la forêt, ils

¹⁰⁴³ F. Sigaud, « Essai d'identification des instruments à bras de travail au sol », *Les instruments aratoires en Afrique tropicale, la fonction et le signe*, Cahiers de l'ORSTOM, Série Sciences humaines, vol. XX, n° 3-4, 1984, p. 359-374.

¹⁰⁴⁴ Ph. Bernardet, « Pour une étude des modes de transmission. La technologie du manche court en Afrique orientale », *Les instruments aratoires en Afrique tropicale, la fonction et le signe*, Cahiers de l'ORSTOM..., *op. cit.*, p. 375-398.

¹⁰⁴⁵ Docteur M. Yvan, *De France en Chine, Voyage à l'île Bourbon*, 1844.

¹⁰⁴⁶ Paola Tabet, *La construction sociale de l'inégalité des sexes. Des outils et des corps*, Paris, L'Harmattan, 1998, 206 p.

abattent les arbres à la hache, alors que les femmes, si elles sont présentes, débroussaillent ; ils sont les seuls, plus tard, à couper la canne. L'usage de tels outils affirme la masculinité de l'esclave et la hiérarchie sexuelle qui semble avoir été le fondement de la société. Le maître entérine cette situation, remettant à l'occasion un outil « d'honneur » à l'esclave distingué : « J'ai remis une pioche neuve à Songor qui servait de commandeur depuis le renvoi de J(ea)n-Marie », écrit Lescouble.

La cueillette peut être assimilée à une technique du corps, où l'agent, l'outil et le matériau se confondent en un seul lieu, le corps humain, technique non instrumentale puisque corporelle¹⁰⁴⁷. Le geste technique de la cueillette est ici défini comme une habileté acquise par apprentissage permettant la réalisation d'une tâche orientée vers un but spécifique, le ramassage du produit agricole intact, seule information définitoire. La cueillette suppose en tout cas un véritable apprentissage. On cueille le café par temps sec, dans un interminable travail à la main qui expose les esclaves aux rigueurs du climat¹⁰⁴⁸. « On récolte les fruits à mesure qu'ils mûrissent, ce qui se fait en cinq cueillettes ; on les sèche ensuite au soleil, jusqu'à ce qu'ils paraissent avoir perdu toute humidité » écrit Bory de Saint-Vincent¹⁰⁴⁹ ; « Les commandeurs veilleront bien à ce qu'on ménage les arbres, et à ce que les fruits ne soient cueillis qu'en parfaite maturité », ajoute Billiard¹⁰⁵⁰. La cueillette du girofle, qui a lieu trois à quatre fois par an, exige aussi un savoir-faire précis : arrivé au point de maturité normal, les boutons floraux sont cueillis rapidement avant l'apparition des pétales, lorsqu'ils commencent à peine à être rosés après avoir été verts, car dès que le clou prend une teinte rouge foncé, les pétales s'épanouissent et tombent, la baie durcit et devient impropre à la consommation. La récolte exige le travail en masse des esclaves car elle est sélective : pour obtenir 500 k de clous, il faut recueillir 2,5 t de boutons, à raison de 20 k par esclave et par jour. Quant au coton¹⁰⁵¹, on le recueille en l'arrachant avec les doigts de l'intérieur de la capsule, qui reste attachée au pédoncule ; les semences viennent avec le coton, et les esclaves doivent apprendre le geste juste qui ne déchire pas la capsule en deux ou laisse de morceau sur l'arbuste. La récolte se fait à plusieurs reprises, et peut durer un mois. La cueillette intègre donc deux paramètres : agronomique, avec l'appréciation de la maturité de la plante, mécanique, avec un contrôle du geste organisé en fonction des compétences de tri et d'habileté.

La conservation ou la transformation des produits agricoles met les esclaves au contact de procédures techniques spécifiques, et les familiarise parfois avec des mécaniques. Ainsi, de la préparation de la « cerise » de café, décrit par Billiard : « Il y avait un grand mouvement sur l'argamasse de l'habitation ; 200 Noirs et Nègresses étaient occupés à piler du café de l'année précédente ; ils étaient rangés des deux côtés d'une longue pièce de bois dans laquelle de grands mortiers étaient creusés ;

¹⁰⁴⁷ Marcel Mauss, « Les techniques du corps », *Journal de psychologie* 32, 1936 [*Sociologie et anthropologie*, p. 363-386].

¹⁰⁴⁸ De ce fait aux Antilles, où les plantations situées sur les mornes sont constamment arrosées par la pluie, « périt-il proportionnellement plus de Nègres dans les établissements de café que dans les autres » (L. Robin, *Mémoire sur le café*, Abbeville, imp. P. Briez, 1864, 106 p.).

¹⁰⁴⁹ Jean Baptiste Marie Georges Bory de Saint-Vincent, *Voyage dans les quatre principales îles des mers d'Afrique*, Paris, Buisson, 1804, Laffitte reprints, Marseille, 1980, 3 tomes en 2 vol., t. II, p. 18.

¹⁰⁵⁰ Auguste Billiard, *Voyage aux colonies orientales*, op. cit., p. 70-71.

¹⁰⁵¹ Une cinquantaine de jours après la germination, les fleurs se transforment en fruits, les « capsules », qui mûrissent et s'ouvrent de façon échelonnée, laissant apparaître les fibres. Ces capsules contiennent une trentaine de graines, entourées de poils très fins, les fibres de coton. Le « coton graine » est constitué de 55 % de graines, 40 % de fibres et 5 % de déchets.

avec de forts pilons qui marquaient le mouvement de leurs chansons, ils brisaient la pulpe coriace et desséchée qui enveloppe la fève du caféier¹⁰⁵². (...) À mesure qu'il y avait du café de pilé, des Noirs le portaient au moulin à vanner, ou, ce qui valait mieux, le montaient sur un échafaudage assez élevé, d'où ils le laissaient ensuite retomber. L'écorce brisée s'envole comme la paille de nos épis ; les fèves, plus lourdes, demeurent au-dessous de l'échafaud ; les Nègresses les reprenaient pour achever de les monder, en les débarrassant des grains défectueux ou de ceux que le pilage avait brisés. Les enfants aidaient quelque peu à ce travail. Les nourrices faisaient des sacs de vacoas dans lesquels vous voyez nos cafés de Bourbon arriver en Europe ; le gèreur blanc avec son bâton ferré à la main, les commandeurs armés du chabouc, parcouraient les travaux, gourmandant les paresseux, et distribuant l'ouvrage de tous les côtés »¹⁰⁵³. Le labeur du café associe ainsi un travail vernaculaire tel le pilage, geste technique universellement répandu dans la zone (Madagascar, Afrique) à la technique européenne illustrée en particulier par l'emploi du « ventilateur », un tarare, machine permettant de séparer le grain des autres résidus lors du vannage, utilisé dans l'île pour le café à partir des années 1750¹⁰⁵⁴.

Pour l'indigo, les infrastructures nécessaires à la fabrication de la teinture, imitées de celles de Saint-Domingue, comportaient au moins trois cuves maçonnées, enduites, disposées les unes au-dessous des autres en une sorte de cascade. Dans la première, appelée « la pourriture »¹⁰⁵⁵, la plante est mise à mariner pendant 12, 15, 20 ou 30 h selon le climat. Dans la seconde, « la batterie », plus étroite et plus profonde, le liquide, qui s'y est déversé par des vannes de vidange, est battu à l'aide de « buquets »¹⁰⁵⁶ afin de favoriser la formation de grains (fécule). Passant du vert au bleu foncé, ce liquide est ensuite décanté dans la troisième cuve, le « reposoir », aménagé en une pente qui fait se déposer la fécule dans un petit bassin latéral, le « bassinot », « diabolotin » ou « voleur ». Cette fécule, l'indigo, est recueillie, mise en sacs pour égouttage ; réduite en pâte (passage à la presse), elle est séchée dans des caissettes de 3 pieds (1 m) de long sur 1,5 pied de large (50 cm) et profondes de 6/8 cm ; après avoir fermenté trois semaines, l'indigo sèche plus de six semaines, jusqu'à être dur comme de la pierre, puis mis en fût pour expédition.

Une fois cueillis, les boutons du girofle étaient séparés des fines tiges qui les supportaient – les griffes – puis répandus sur des nattes au soleil. Le séchage est l'opération capitale : le clou devient brun avec des reflets fauves ; seule la capsule garde une teinte terre de Sienne. Les girofleries comprenaient généralement une argamasse pour le séchage, et une étuve où le clou achevait sa dessiccation, un magasin où le girofle, bien sec, était mis en sac. Aucun de ces vestiges n'a pu être identifié, pour une culture qui relayait, dans ses effectifs et le genre de travail, la culture du café.

Le coton nécessitait aussi un outillage spécifique : des presses, des moulins à égrener. On n'utilisa à Bourbon que les rustiques moulins à pied. Ils étaient composés de deux cylindres en bois, disposés horizontalement l'un au-dessus de

¹⁰⁵² Le « parchemin ».

¹⁰⁵³ Des descriptions semblables sont fournies, au moins pour le début du XIX^e siècle, par les registres de transcription des hypothèques (cf. 4 Q 443 n° 863 du 29/01/1816).

¹⁰⁵⁴ Une aquarelle de Jean Joseph Patu de Rosemont représente une cafétéria de Bourbon : à gauche de l'image s'alignent plusieurs argamasses de séchage, couvertes de cerises à diverses étapes de dessiccation ; au premier plan, en bas à droite, l'artiste a représenté un tarare.

¹⁰⁵⁵ 10 pieds/9 pieds/3 pieds (profondeur), 3,3 m/3 m/1 m.

¹⁰⁵⁶ Sorte de petits caissons sans fond emmanchés d'une gaulle ; à Saint-Domingue, les buquets étaient actionnés par un moulin à chevaux ou une roue hydraulique.

l'autre, tournant en sens inverse, assez rapprochés pour que le coton mis à leur contact soit entraîné seul, et sorte « net » à côté du moulin, les graines tombant à part. Un esclave l'actionnait au pied par une pédale. Les premiers essais d'un égrenage à la main n'avaient produit que 0,5 k de coton par jour, alors que l'usage du moulin permit d'obtenir entre 12 et 13 k par jour.

Les esclaves sont ainsi confrontés à des gestes édifiant un langage des corps, que l'on maîtrise et codifie. Ces techniques atteignent la totalité de la personne, mobilisant ses ressources les plus secrètes, pour les domestiquer. Les esclaves sont aussi associés à des pratiques culturelles liées à la production de masse, ainsi qu'aux machines, qui court-circuitent les seuls enchaînements manuels auxquels ils étaient accoutumés. Ils sont également accoutumés à des processus de transformation, essentiellement le broyage, la décantation, les formes du filtrage et du triage. Enfin, les indigoteries en sont un exemple, l'agencement des installations les met face à la réalité et au principe de l'économie de déplacements et de manipulations. L'emploi de mécaniques les confronte implicitement à la notion de rendement propre à la logique économique des colons. Ces esclaves ont donc fait fonctionner des schémas techniques étrangers à leurs traditions dans leurs processus ou leurs objectifs. L'esclave se trouve ainsi pris dans un réseau d'organisation groupale, de gestes, de mots étrangers à ses traditions et dont le caractère répétitif amène une progressive incorporation. Ces gestes ont été désignés par les mots du maître, langage technique¹⁰⁵⁷ qui s'est en premier lieu juxtaposé au langage propre de l'esclave. Parlé dans le groupe servile, explicité entre les générations d'esclaves, les anciens et les nouveaux, voire transmis aux jeunes, le langage technique est inévitablement devenu constitutif d'une partie de la mémoire du groupe, au même titre que le vernaculaire : « Le langage, première manifestation tangible de l'identité, est donc le lieu où se constituent les représentations, les valeurs et les idéologies »¹⁰⁵⁸. Dès lors, l'acquisition par l'esclave de tout ce savoir-faire technique, à chaque instant expertisé par le commandeur le gérant et/ou le maître, montre que le technique a tenu une place essentielle et sans doute première dans l'acculturation des esclaves, et que cette culture technique est celle qui s'est opposée le plus immédiatement à sa propre culture.

Pour autant, le savoir technique est alors transmis par parcelles à l'esclave, qui reçoit, non une formation, mais une information fragmentaire, dont il est difficile d'évaluer la portée formatrice du fait des imperfections de la langue technique que soulignait déjà Diderot, fragments consistant de surcroît en un trait particulier de la culture du maître, largement décontextualisé du programme où il prend place et qui lui donne du sens. Et si la gestualité technique, devenue l'activité principale, sinon de la majeure partie, au moins d'une grande proportion de la population servile, entretient des rapports linéaires avec la structure sociale de l'esclavage dans laquelle elle est intimement imbriquée¹⁰⁵⁹, il conviendrait cependant de se demander ce que

¹⁰⁵⁷ « Les Noirs ont fini de ramasser le gérofle à dix heures e(t) demie et ils ont de suite égrugé », note Lescouble. Egruger qui signifie à l'origine débarrasser le lin du chènevis ou des graines, a pris ensuite le sens d'écraser.

¹⁰⁵⁸ Isabelle Domic et Geoffrey Edwards citant Edmond-Marc Lipiansky, *Identité et communication. L'expérience groupale*, Paris, Presses universitaires de France, 1992, p. 31, in « Le partage des émotions ou quand le corps part à la recherche des mémoires. Des pistes de réflexion pour l'élaboration de nouvelles orientations dans les arts de la scène », URL : <http://geomatiquecognitive.blogspot.com>.

¹⁰⁵⁹ « La technique est fondamentalement sociale, puisqu'elle est une des manifestations du social, un des phénomènes qui le caractérisent. Mais, plus qu'un accompagnement, la technique est aussi un élément fondateur de la société, quelque chose qui la constitue et la conditionne, qui la répète et la façonne », Nathan Schlanger, « Le fait technique total », *Terrain* n° 16, *Savoir-faire* (mars 1991), URL : <http://terrain.revues.org/index3003.html>. Consulté le 14 octobre 2009.

ces esclaves ont pu penser et comprendre du « système » technique dans lequel ils étaient intégrés, des objectifs et des logiques du monde de la production. Il faudrait pouvoir étudier leurs représentations mentales pour le savoir¹⁰⁶⁰ ; tout au moins doit-on éviter de supposer a priori que les esclaves avaient une image globale et cohérente de ce que signifiaient la plantation et le travail qu'on exigeait d'eux, d'assimiler par projection leurs représentations à celles du maître : la comparaison avec la sociologie contemporaine, qui montre assez que les travailleurs d'une entreprise ont souvent une image morcelée et fantasmée de leur propre travail et de leur propre entreprise, peut laisser penser que les esclaves œuvrant dans ces infrastructures n'avaient qu'une vision fragmentaire de la logique du travail qu'ils étaient contraints de produire. Le *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie* ne souligne-t-il pas : « On s'est adressé aux plus habiles [ouvriers] de Paris et du Royaume (...) on s'est donné la peine d'aller dans leurs ateliers, de les interroger, d'écrire sous leur dictée, de développer leurs pensées (...) », mais sur mille ouvriers questionnés, à peine une douzaine était « en état de s'exprimer avec quelque clarté sur les instruments qu'ils emploient (...) Nous avons vu des ouvriers qui travaillent depuis plus de quarante ans sans rien connaître à leurs machines ».

Il y a néanmoins culture par mise en place d'une configuration particulière pour mettre en conformité les rapports entre les faits techno-économiques, l'organisation sociale et les idéologies, mais aussi pour transmettre ses connaissances de génération en génération : « Gestes techniques, comportements sociaux (individuels ou collectifs) (...) systèmes symboliques, savoirs et modes de transmission des connaissances et des comportements dans chacun de ces domaines figurent donc parmi les éléments les plus importants d'une culture spécifique »¹⁰⁶¹.

L'apport du sucre

On ne dira pas une fois de plus l'impact de la mise en sucre sur les paysages et l'économie de l'île. Les usines, dont 303 furent construites¹⁰⁶², et 194 à fonctionner en même temps (1834), formaient une couronne de variable densité tout autour de l'île, à l'exception des zones inaccessibles (hauteurs supérieures à 600 m, « Enclos », « Montagne Saint-Denis »), en une répartition qui illustre le propos de Denis Woronoff, « Le trait dominant est bien l'ubiquité du travail industriel »¹⁰⁶³, réalité qui a aujourd'hui disparu du paysage.

Le travail de la canne a été codifié par Joseph Desbassayns. Il faut en premier lieu tracer des lignes perpendiculaires à la pente (pour éviter que les pluies n'enlèvent la terre et ne bouchent les trous de cannes), sur lesquelles seront creusés les trous (trouage, trouaison) ; de la terre retirée on dressera un sillon entre les lignes de trous (les « cordons »), où l'on refera les plantations au bout de huit ans. La canne sera plantée dans des trous qui seront creusés de mars à mai. Ce travail de la

¹⁰⁶⁰ Ce qui n'est pas possible car nous n'en disposons pas. Il est hautement improbable que ce qui demeure dans la mémoire des Réunionnais puisse être identifié comme renvoyant immédiatement à l'esclavage ; la mémoire d'un groupe est en permanente reconstruction, vaut pour le groupe vivant et son présent, donnant une réponse actuelle aux questions contemporaines du groupe ; elle ne saurait être le conservatoire du passé vécu « tel quel ».

¹⁰⁶¹ Robert Cresswell, « Geste technique, fait social total. Le technique est-il dans le social ou face à lui ? », art. cité.

¹⁰⁶² La première usine créée fut celle de Laisné de Beaulieu (Saint-Benoît, 1783), la dernière celle de Kervéguen (Quartier Français, 1875) ; de 1783 à 1848, 281 usines furent créées, 22 nouvelles après 1848.

¹⁰⁶³ Denis Woronoff, *Histoire de l'industrie en France, du XVI^e siècle à nos jours*, Seuil, Points Histoire, rééd. 1998, 674 p., p. 144.

trouaison est le plus dur¹⁰⁶⁴, et nécessite la mise au point d'un nouvel outil conçu et décrit par Desbassayns. Il s'agit d'un pic avec une douille de 17/18 lignes (à peu près 4 cm), une lame perpendiculaire au manche aussi large en haut qu'en bas, de 3 pouces de large (8 cm) et de 8 pouces de long (à peu près 22 cm) ; la courbe sera à 1 pouce de la douille (2,7 cm), ce qui doit permettre à la lame d'entrer du premier coup dans la terre jusqu'à la douille. Les trous auront 12 pouces (32, 8 cm) de profondeur, 2 pieds de long (à peu près 66 cm), 3 pouces de large (un peu plus de 8 cm). Le fond du trou sera de niveau et bien uni. La distance entre les trous sera celle de la longueur d'un trou (2 pieds, à peu près 66 cm). De la profondeur des trous dépend selon Desbassayns la qualité de la récolte. « Un commandeur, précise-t-il, doit toujours présider à la plantation et la conduire ». La plantation une fois inspectée, le commandeur fait remplir chaque trou avec de la paille¹⁰⁶⁵. Loin de pousser toute seule et d'être une plante qui favoriserait la paresse, comme on l'entend parfois aujourd'hui, la canne demande un entretien constant jusqu'à sa maturité. « Pour que les cannes soient toujours vertes et en grande pousse, il faut avoir soin de les gratter pour les entretenir toujours propres, et de tirer la terre qui tombe dans les trous (dévidage des cannes, ou des trous). On doit gratter souvent, même avant que les germes des mauvaises herbes ne paraissent ». Le même champ doit être gratté tous les quinze jours ou toutes les trois semaines. Après une forte pluie, il faut gratter immédiatement, car les pores de la terre auront été bouchés, mais il faut gratter superficiellement, pour éviter de boucher les trous. Le geste de l'esclave est ainsi décomposé : « Le Noir a donc soin de conduire sa gratte d'un seul coup, du bord du trou au milieu du sillon et le coup de gratte suivant doit être fait à côté du trait marqué par le précédent, sans empiéter ». Ainsi, à chaque fois que la gratte passe, elle nettoie un espace de 2 pieds de long sur 8 pouces de large.

Le dévidage des trous (vider les trous de la terre qui y est tombée) est une opération impérative : si la terre tombe dans les trous, les bourgeons ne grandissent pas, la canne s'enracine trop haut, et ne résiste pas au vent. Il faut donc retirer la terre chaque fois qu'il en tombe plus de six lignes sur les plans. Le travail se fera à la main, et devra être renouvelé jusqu'à ce que les cannes soient poussées. Il faut n'employer à ce travail que les petits Noirs et les Nègresses qui ont la main plus petite, sont plus adroits, s'accroupissent plus facilement que les hommes. Desbassayns a également planifié la coupe des cannes¹⁰⁶⁶. Les coupeurs sont divisés en plusieurs bandes. La première bande abat les cannes à la hache, la deuxième les épluche ; la troisième bande enlève les germes, la quatrième tronçonne les cannes, la cinquième les évacue. L'obsession métrologique de la méthode Desbassayns associe la recherche de la qualité gestuelle à un usage pléthorique de la main d'œuvre, légitimant ainsi l'esclavage dans un contexte de faible rentabilité selon les critères de l'économie concurrentielle définie par les libéraux d'alors¹⁰⁶⁷.

¹⁰⁶⁴ A la Jamaïque, le travail de la trouaison était si dur qu'on le faisait faire de préférence par des esclaves loués (*jobbers*), et non les esclaves de l'habitation (Barry William Caldwell Higman, *Slave population & Economy in Jamaica, 1807-1834*, Cambridge University Press, London/New-York/Melbourne, 1976, 327 p., p. 54).

¹⁰⁶⁵ A la Martinique, la plantation est accomplie par des lignes d'esclaves, chacun avec une houe et un piquet ; à chaque bout de ligne, un commandeur avec une ficelle sur laquelle des nœuds ont été faits à intervalles réguliers. Chaque esclave plante un pieu en face du nœud et commence à creuser un trou de 2 pieds (0,66 m) de côté et 9 pouces (23 cm) de profondeur. On place 3 pousses de canne, de la fumure si c'est prévu ; cette technique était en vigueur depuis le XVII^e siècle (Dale W. Tomich, *Slavery in the circuit of sugar : Martinique & the World Economy, 1830-1848*, The John Hopkins University Press, Baltimore & London, 1990, 353 p., p. 83).

¹⁰⁶⁶ Elle a lieu du 1 juillet au 31 décembre.

¹⁰⁶⁷ Pour Rose-May Nicole, cela témoignerait d'une « vision négrophobe de corps à assujettir en machines de travail » (Rose May Nicole, *Noirs, Cafres et créoles, Etude de la représentation du non-blanc réunionnais, documents et*

A l'usine, la production de sucre exige plus encore ces mouvements, ces positions du corps, ces gestes techniques qui entrent dans l'univers du savoir industriel. Dès le temps de Wetzell (1830), la plus grande division du travail décompose les tâches, définit et exige le geste juste, en une démarche propre au productivisme. Toute une gestuelle, faite d'attitudes et d'enchaînements, pénètre dans le savoir-faire requis jour après jour. Wetzell décrit ainsi les enchaînements nécessaires à la manœuvre de la « batterie coloniale » : lorsque le vesou introduit dans la « grande » (la chaudière à décanter) atteint 55°, l'homme [esclave] verse la chaux ; à 65°, lui et son vis-à-vis écument, puis le premier ajoute la 1^{ère} moitié du sang ; on écume de plus belle. A l'aide d'une pompe mobile, il envoie le contenu de la « grande » dans le décanteur au-dessus de la batterie. Il vide le décanteur dans la « propre » (chaudière évaporatrice), à l'aide du robinet supérieur (le robinet inférieur sert à la vidange du dépôt) ; lorsque la densité dans la « propre » mesurée à l'aréomètre est suffisante (30°) il pompe le contenu dans la première chaudière à clarifier (« flambeau »), y envoie la 2^e moitié du sang et la 1^{ère} moitié du charbon ; il écume, puis avec des cuillers de bois transvase le contenu du « flambeau » dans la 2^e chaudière à clarifier (« sirop trouble ») où la manœuvre du charbon est répétée tout en écumant ; il vide alors le contenu de cette chaudière grâce à une pompe dans un réservoir où le charbon se dépose et de là dans les filtres Taylor, d'où il l'envoie dans la citerne à clairece ; de là, il actionne une pompe qui renvoie la clairece dans un rafraîchissoir, au-dessus de la 1^{ère} chaudière à cuire (« avant-cuite »), où il est transvasé : quand la clairece s'est réduite par évaporation, il la verse dans la 2^e chaudière à cuire (ou « cuite ») ; au bout d'1/4 h la cuite est terminée, il bascule son contenu (90°) dans le rafraîchissoir.

Dans certains cas, tout peut ainsi dépendre de savoirs corporels, d'une sensibilité tactile et visuelle ; pour déterminer l'instant exact où, lors de la délicate opération de la « cuite », le sirop est cuit (le « point de cuite ») ; si ce point est dépassé, le sirop caramélise, et toute la « cuite » est perdue), le travailleur, l'esclave en l'occurrence, « prend la preuve », opération qui consiste à prélever entre le pouce et l'index un peu de sirop chaud dans la chaudière ; si le filament se casse d'une certaine manière lorsque l'on écarte les doigts, le sirop est au point de cuite, ou non. Les manuscrits de Wetzell abondent en descriptions de gestes que les esclaves doivent très exactement accomplir.

La pérennité des activités productrices montre que ces gestes ont été transmissibles, opérant un dressage contraignant de l'esclave, le soumettant au mimétisme, à la standardisation du geste. Mais la transmission n'est pas qu'une imitation, ni une simple intériorisation des gestes de l'imité par l'imitateur. S'y ajoutent bien sûr de la patience chez l'instructeur et des tâtonnements chez l'apprenti, de l'explicitation verbale, et ce que Marcel Mauss appelait de la tradition : « Il n'y a pas de technique et pas de transmission, s'il n'y a pas de tradition »¹⁰⁶⁸. Il s'agit en l'occurrence d'une tradition industrielle, qui suppose que le travailleur – qu'il soit esclave, engagé, affranchi, libre – reconnaisse la validité de l'environnement et de l'activité industriels ; qu'il reconnaisse aussi le « prestige » de celui qui enseigne,

littérature réunionnais (1710-1980), L'Harmattan, 1996, 334 p., p. 129). Cette lecture naïve doit être récusée. Cette volonté du geste précis, millimétré, imposé, n'est pas propre à l'esclavage, mais à toute activité (proto)industrielle : rappelons qu'à Bourbon, en 1839, Périchon de Sainte-Marie monte une magnanerie et une filature modèles dans le cirque de Salazie, et n'emploie que des jeunes filles du groupe des « Petits-Blancs », pour sortir du chômage les membres de ce groupe social, et réserver le travail des esclaves à la canne et au sucre. Le projet de Périchon décrit longuement les bons gestes techniques que ces jeunes filles doivent mémoriser et reproduire dans le détail.

¹⁰⁶⁸ Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris, 1950, PUF, 482 p., p. 371.

car « l'acte s'impose du dehors, d'en haut, fût-il un acte exclusivement biologique, concernant son corps. L'individu emprunte la série des mouvements dont il est composé à l'acte exécuté devant lui ou avec lui par les autres. C'est précisément dans cette notion de prestige de la personne qui fait l'acte ordonné, autorisé, prouvé, par rapport à l'individu imitateur, que se trouve tout l'élément social », ajoute Mauss¹⁰⁶⁹. Et donc, qu'il y adhère d'une certaine façon : « On emprunte ce qu'on est sur le point d'inventer »¹⁰⁷⁰, précise Leroi-Gourhan, et dès lors, l'esclave/engagé accepte que le geste pénètre dans sa propre activité et son développement, n'allant pas simplement « du dehors au dedans mais aussi du dedans au dehors »¹⁰⁷¹.

C'est ce que montre le peu que l'on sait des modalités précises de l'apprentissage technique, plus ou moins informel, indiquant que d'autres esclaves plus âgés, ayant la confiance du maître, enseignaient aux plus jeunes, ce que confirme Ed. Vidal, qui précise : « Notez bien qu'ils [les Noirs créoles] sont la plupart du temps leurs propres instituteurs, s'enseignant entre eux »¹⁰⁷². La permanence de la transmission d'un savoir-faire industriel perçu comme tel s'accompagne de la nature secrète de sa transmission¹⁰⁷³. Mais la définition et la répétition d'une série de gestes techniques, d'un processus dont les liens entre gestes sont nécessaires, où l'ordre dans lequel se succèdent les actions dans les séquences est aussi important, sinon plus, que le geste même, n'implique-t-elle pas que l'architecture de ce réseau technique oppose une forte résistance aux changements ? Le geste répété dans les univers contraignants de l'esclavage et de l'engagisme peut-il être contribution au développement du geste des autres, laisse-t-il émerger la figure de l'expert, celui qui a la capacité à enrichir et à renouveler l'histoire d'un collectif perçu comme stable ?

Cependant, les démarches décrites, celle de Desbassayns ou celle qu'inspire à Wetzell le productivisme¹⁰⁷⁴ ont en commun d'émietter les gestes techniques à tel point que toute structure technique risque de devenir invisible, voire introuvable pour l'esclave. A notre sens, cette critique est caduque car les maîtres, confrontés, à partir des années 1830, aux exigences d'un capitalisme sucrier concurrentiel, ont donné un autre objectif à la discipline de l'esclavage : à une discipline qui impose l'obéissance, ils substituent une discipline qui exige le rendement. Dès lors, les esclaves sont soumis à une explicitation des démarches, des exigences et sans doute des objectifs d'un labeur pendant lequel ils sont constamment surveillés par les commandeurs, les régisseurs, les maîtres, mais aussi les autres esclaves. Leur efficacité, qui découle de la maîtrise et de la reproduction d'une gestuelle type, est

¹⁰⁶⁹ Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, op. cit., p. 369.

¹⁰⁷⁰ André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, Paris, 1964, Albin Michel, t. 1, 323 p., t. 2, 285 p.

¹⁰⁷¹ Y. Clot, URL : http://www.orleans-tours.iufm.fr/ressources/ucfr/eps/journee_eps/contributions/Clot.htm, « Le geste est-il transmissible ? ».

¹⁰⁷² Ed. Vidal, *Bourbon et l'esclavage, mai 1847*, Paris-Hachette Bordeaux-Lavalle, 64 p., p. 34 ; sur la question de la formation technique des esclaves, voir Jean-François Géraud, *Les esclaves du sucre...*, op. cit., p. 93-97.

¹⁰⁷³ Denis Woronoff étudie en particulier le cas des ouvriers internes de la sidérurgie française qui travaillaient et vivent sous la surveillance du maître. Ces ouvriers, au nombre d'environ dix mille à la fin du XVIII^e siècle, forment un monde fermé : la transmission héréditaire du savoir et de l'emploi qui prédomine est consolidée par la stratégie matrimoniale. Cette élite ouvrière gardera, au-delà de la Révolution industrielle, une partie de ses traits spécifiques, « Le monde ouvrier de la sidérurgie ancienne : note sur l'exemple français », *Le Mouvement Social* n° 97, oct-déc. 1976, p. 109-119.

¹⁰⁷⁴ Nous renvoyons aux travaux de Claude-Lucien Bergery, *L'économie industrielle ou science de l'industrie, économie industrielle de l'ouvrier et du fabricant*, 3 volumes, Mme Thiel, Metz, 1829-1831. On rapprochera Bergery des thèses de Dunoyer, *L'industrie et la morale considérées dans leurs rapports avec la liberté* (1825), *Nouveau traité économique et social* (1830), *La liberté du travail* (1843). Voir aussi l'analyse de Michèle Perrot, « Travailler et produire : Claude-Lucien Bergery et les débuts du management en France », *Mélanges d'histoire sociale offerts à Jean Maitron*, Les Éditions Sociales, Paris, 1976, 286 p., p. 177-191.

expertisée en permanence par cette surveillance¹⁰⁷⁵. Cette expertise constante valide une culture industrielle vécue individuelle, débouchant sur une qualification de type industriel.

Le geste, en effet, exprime désormais une qualification reliée à la maîtrise technique de l'esclave, de moins en moins informée – comme c'était le cas jusque là – par son origine ethnique, mais par son intelligence que l'activité industrielle ne dénie déjà plus à l'esclave : « Le bon Geslin est à mon avis le premier Noir de la colonie. Les capacités peuvent se rencontrer ailleurs, mais chez lui elles sont unies à l'intelligence d'une pénétration voisine du génie et à une grande expérience des travaux mécaniques... »¹⁰⁷⁶, note Wetzell dans les années 1840. Certains des esclaves sucriers ont en effet acquis une véritable qualification technique¹⁰⁷⁷ : avec la minutie des mesures, la capacité à lire les cadrans, la pluralité et la ponctualité des manœuvres, on est bien loin des pratiques traditionnelles du travail des champs ou des métiers artisanaux. Les opérations requises supposent la compréhension de la continuité des opérations, le respect des enchaînements, celui des cadences. Cette appropriation d'un savoir technique favorisée, dans l'île, par la très faible circulation de travailleurs contraints par leur statut d'esclaves, puis d'engagés, s'est pérennisée.

** ** *

L'intérêt soutenu pour le geste du travail traduit à notre sens deux programmes. Programme technique, car la technique gestuelle est de plus en plus complétée par l'emploi de machines. Toutefois ces machines n'épargnent qu'une partie de l'ouvrage à l'ouvrier, et intègrent le geste, qui doit avoir des caractéristiques précises et mécaniques, entre les séquences de la fabrication accomplies par la machine. Le bon geste au bon moment est à la fois imposé et exigé par la machine : les carences de l'automatisation, poursuivie depuis Vaucanson, sont pour un temps résolues en intégrant l'ouvrier comme élément de la machine¹⁰⁷⁸.

Programme social d'un travail devenu, à travers le triomphe de la bourgeoisie, une valeur indispensable à la réussite, au profit, et de ce fait moralement investi, car doté d'un caractère rédempteur, ainsi qu'esthétiquement réhabilité par les romantiques, proches de la vérité du peuple, puis les naturalistes : un tel programme est transposé à l'esclavage, et la culture technique afférente se trouve dès lors englober le maître et l'esclave.

Pour autant, et c'est ici que l'on touche les limites de cet apprentissage imposé par les maîtres en tant que pédagogie, l'enseignement d'une gestuelle n'expertise un montage de gestes, organisé et cohérent, qu'en fonction de la seule

¹⁰⁷⁵ Jean-François Géraud, *Les esclaves du sucre...*, *op. cit.*, p. 114-133.

¹⁰⁷⁶ ADR 5 J 20.

¹⁰⁷⁷ Jean-François Géraud, *Les esclaves du sucre...*, *op. cit.*, « Les esclaves au travail : les esclaves techniciens », p. 78-86.

¹⁰⁷⁸ Qu'on en juge par cette description. Les cocons, triés et débarrassés de la première enveloppe, sont mis par la fileuse dans une bassine remplie d'eau chauffée au point d'ébullition. Assise entre le tour et les bassines, munie d'un balai de bruyère et d'une raquette, elle bat les cocons dans la bassine (battage) pour enlever les brins qui sont à la surface des cocons, qu'elle évacue avec la bourre (purge). Puis elle cherche le brin de chaque cocon qui paraît le plus solide, et le pose sur le bord de la bassine. Commence alors l'opération du tirage. La fileuse saisit les brins de 3 à 20 cocons selon la grosseur qu'on veut donner au fil de soie grège ; elle les fait passer dans la palette droite, dans l'aiguille au-dessus des bassines, puis sur le tour pour former le premier écheveau. Elle fait de même dans la seconde palette avec d'autres brins, mais tord alors les deux fils entre le pouce et l'index pour former la croisure. Le deuxième fil est ensuite accroché à la deuxième aiguille supérieure, et sur le tour où il forme le second écheveau. Cette mécanisation du geste, parfois sa décomposition, vont plus loin que le « tour de main » de l'artisan d'excellence.

efficacité, sans faire de place à la moindre prise de conscience par l'esclave de ses rejeux, ni de la spécialisation de ses centres d'intérêts. Dans quelle mesure l'appropriation de cette gestuelle s'est-elle inscrite à la fois en une logique carcérale (l'esclavage plantationnaire), à vocation productive, et en une logique d'acteur (l'esclave lui-même), orientée vers une reconnaissance identitaire ? C'est là une piste féconde, à suivre, par une réflexion historique éclairée par l'anthropologie.

*Jean-François Géraud est Maître de Conférences agrégé en Histoire contemporaine
jfgeraud@wanadoo.fr*